

SAMEDI 16 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2021



« Le Cinématographe amuse le monde entier.
 Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté? » Louis Lumière #08

13^{ÈME} PRIX LUMIÈRE LE SACRE DE JANE CAMPION



Jane Campion entourée de Nadine Labaki, Irène Jacob et Julia Ducournau

« Chère Jane, tu as changé ma vie... »

D'une Palme d'or à l'autre : c'est Julia Ducournau, sacrée à Cannes avec *Titane*, qui a remis le 13^{ème} Prix Lumière à celle qui avait ouvert la voie, la Néo-Zélandaise Jane Campion. Au terme d'une cérémonie fervente.



C'est une clameur de stade, digne des plus grandes soirées de football qui soudain, s'est répandue comme une traînée de poudre dans les travées de l'amphithéâtre 3000 du Centre des congrès de Lyon et s'est prolongée durant plus d'une minute, pendant que crépitaient les flashes des photographes. Il était presque 20 heures lorsque Jane Campion, immense Prix Lumière de cette 13^{ème} édition, est apparue sur l'écran géant puis s'est présentée, accompagné d'un tonnerre d'applaudissements, devant le traditionnel photocall qui ouvre chaque année depuis 2009 la cérémonie.

Bette Gordon et Nan Goldin, invitées à Lyon pour *Variety*, Luc Dardenne, Prix Lumière 2020 - venu hélas avec le seul portrait cartonné de son frère -, le maître du Giallo Dario Argento ou encore Julia Ducournau et ses comédiens Vincent Lindon et Agathe Rousselle, « palmés » au dernier Festival de Cannes pour *Titane* : quelques minutes avant l'apparition de la réalisatrice de *La Leçon de Piano*, un flot quasi ininterrompu de stars du grand écran a fait monter

la température au sein d'un public qui n'attendait qu'elles.

Sur scène, c'est Irène Jacob, la toute nouvelle présidente de l'Institut Lumière, qui a ouvert le bal en s'adressant directement à Jane Campion et à son cinéma, qui a su mêler « l'infiniment grand et l'infiniment petit. Quelle fête, quelle joie de célébrer vos films ce soir », a-t-elle lancé au moment de donner le coup d'envoi de la soirée, avant que Luc Dardenne, succédant face au public à la comédienne, a rappelé tout le prestige de ce prix, né dans une ville qui « respire le cinéma jusque dans ses commerces ». Après le slam rythmé du Lyonnais Cyrious, la célèbre photographe Nan Goldin a commenté quelques-unes des photographies du plateau de *Variety* qui font l'objet d'une exposition dans le cadre de cette 13^{ème} édition, puis la salle a à nouveau été plongée dans le noir pour accueillir un court-métrage inédit d'Agnes Varda.

« En harmonie, il déjoue toute sorte de désaccords... le piano de Jane Campion ». Autre slammeur, pour un autre clin d'œil à la cinéaste : Abd

Al Malik est à son tour monté sur scène - accompagné du pianiste Didier Martel - pour lui rendre hommage de ses rimes savamment distillées.

« Chère Jane, tu as changé ma vie, mais aussi la nôtre, a témoigné à son tour la réalisatrice italienne Alice Rohrwacher. Elle a été très différente grâce à toi. Comme tu le faisais dire à l'un des personnages de tes films : la richesse, c'est pouvoir satisfaire l'imagination. Tu nous as faites plus riches de ton imagination. Comme femme, tu es la démonstration qu'on peut être fragile et forte, délicate et sauvage. Tu es pour nous une maestra »,

Puis Julia Ducournau a pris la parole : « On ne s'est jamais rencontrées. Pourtant, depuis quelques mois, elle m'accompagne partout. Il n'y a pas un jour au cours duquel je n'ai pas pensé à elle. Quand j'étais sur la scène du Festival de Cannes en juillet, penser à elle m'a aidé à ne pas ployer sous l'émotion qui me submergeait. J'ai essayé de me mettre à sa place, à la solitude de la première femme. J'ai réalisé que bien avant que je ne devienne femme, elle m'avait déjà,

à travers chacun de ses films, sauvé de ma solitude. »

« Elle m'a montré que devenir une femme, c'est savoir se battre pour être libre et le rester. Elle m'a montré mon humanité dans ce qu'il y a de plus vulnérable et attachant, montré le pathos et la pitié de mon existence, mais sa beauté aussi. C'est avec amour et une immense émotion que je remets le Prix Lumière à l'immense Jane Campion », a-t-elle ajouté.

« Je suis très émue par cet hommage. En Nouvelle Zélande, on n'est pas habitué à ça. C'est une grande surprise d'entendre à quel point mon cinéma a touché toutes ces réalisatrices ici présentes. Le cinéma m'a donné vie et je suis heureuse de pouvoir le rendre. Venir ici, c'est un peu comme venir à Bethléem ! C'est embarrassant de pleurer à sa propre cérémonie. Je suis très touchée de l'accueil que vous m'avez fait à Lyon et de voir que vous aimez le cinéma autant que je l'aime », a déclaré Jane Campion.

— Benoit Pavan

CONVERSATION



« Mes sujets me choisissent »

Première femme à décrocher les Palmes d'or du court métrage et du long métrage au Festival de Cannes : **Jane Campion** est l'artiste des premières fois. Morceaux choisis d'une vibrante conversation avec le public lyonnais.

CINÉASTE OU RIEN

Faire des films était la seule chose que je voulais faire, d'ailleurs mes amis en avaient assez, je ne parlais que de cinéma, je pensais film, je rêvais film, et c'était une obsession heureuse.

ÉTUDES

Je suis entrée à l'école de cinéma à 27 ans, tout le monde voulait faire ça et ce fut une expérience d'humilité totale. Etudiante, la seule chose qui me faisait peur, c'était de ne pas essayer. Je suis passée du désir à l'action du cinéma. Quand vous voulez vraiment faire quelque chose, vous essayez dans tous les sens, vous vous en fichez de vous planter, vous vous dites : j'apprends.

J'ai découvert très vite le lien sacré entre mon énergie, ma psyché, ce que certains appellent créativité, avec quelque chose qui semble venir d'ailleurs, qui relève de l'inconscient, d'un rapport avec le divin. C'est tellement mystérieux que je dois y obéir. C'est peut-être pour cela qu'on ne me fait pas faire ce que je ne veux pas. Quand vous sentez cette connexion, prenez la au sérieux, cela se sent dans le travail que vous faites. Je l'ai ressenti en voyant le film de Julia Ducournau. *Titane* est un film pur, honnête et unique.

PROCESSUS CRÉATIF

Mes sujets me choisissent. Je me sens chanceuse car, une fois qu'une histoire se met en forme dans ma tête, j'arrive à la porter, un peu comme ma fille qui est si déterminée quand elle veut obtenir quelque chose. Cela a beaucoup à voir avec l'extrême confiance que l'on peut

avoir dans le projet, cela crée un champ d'énergie autour de lui, même s'il ne se concrétise pas tout de suite. Cela marche aussi avec les acteurs.

THE POWER OF THE DOG

J'aime parler de mes films récents : souvent, on ne comprend pas son attraction spécifique envers son film avant de commencer à en parler. Dans le cas d'une adaptation - *The Power of the Dog* est tiré du roman de Thomas Savage -, une intimité se crée avec l'auteur et je prends cela très au sérieux, j'ai vraiment envie de rendre justice à l'œuvre. J'ai laissé le livre enrouler ses tentacules autour de moi.

INFLUENCES

J'aime tout ce qui est bien fait ! Terrence Malik, l'énergie folle de Kubrick, de Buñuel, Coppola qui est vraiment une source d'inspiration dans ses choix d'acteurs... Bien sûr que j'ai appris le langage du cinéma, comme celui de Bresson, mais on ne peut pas dire que je sois issue d'une école précise. Il est vraiment possible de poursuivre une trajectoire personnelle.

— Propos recueillis par Charlotte Pavard

COUP DE PROJECTEUR

Vortex

Habitué du festival Lumière, Gaspar Noé livre un film sidérant sur le couple et la vieillesse



Vortex, 2021

AVANT-PREMIÈRE

Vortex de Gaspar Noé (2021, 2h22)

> UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE

Samedi 16 octobre, 14h15

En 2019 Gaspar Noé a vécu une expérience hors du monde, une hémorragie cérébrale qui lui a fait frôler la mort. De cette épreuve marquante, il a tiré une œuvre unique, multiple, peut-être son plus beau film : *Vortex*. Derrière ce titre qui sonne comme un voyage en rond frénétique, Noé accompagne en réalité un couple si vieux qu'il évolue comme aveugle et fluide à travers les boyaux d'un appartement-terrier. L'homme est encore un peu dans sa vie extérieure (Dario Argento, en cinéaste toujours en alerte). La femme est déjà dans une autre dimension (Françoise Lebrun, en épouse dont la mémoire s'efface). Seules quelques visites de leur fils plus si jeune mais toujours en difficulté (Alex Lutz) sonnent comme une modernité lointaine.

Vortex est un grand film sur l'intimité la plus extrême, celle de réussir à tenir seul avec soi-même, peu importe que, comme les héros, vous ayez une famille ou pas. Pour incarner pleinement les vies de ses personnages, Noé utilise le *split screen*, méthode de division de l'écran qui n'a jamais été aussi justifiée que dans ce film. Le rythme naturellement lent de ce couple âgé permet au spectateur d'avoir le temps d'évaluer simultanément les différentes images de leurs vies.

On prend ainsi la mesure de bon nombre de choses sur l'union de deux êtres, la fin de la vie, et tous ces gestes automatiques et personnels, accomplis alors que personne ne nous voit, comme ce drap dont la femme recouvre son visage alors qu'elle est au creux de son lit. Cette image en dit long sur son laisser-aller gracieux et sur la qualité de réalisation de Noé, qui livre là formellement, mais pas seulement, un plan tout à fait inoubliable.

— Virginie Apiou

Les dinosaures ont décidé de sa vocation

C'est en dévorant des films fantastiques, dont le premier *Jurassic Park*, que le catalan **Juan Antonio Bayona** est devenu un maître du genre. Avant de le dépasser ?

Almodovar est l'arbre qui cache la forêt de la cinématographie espagnole. Juan Antonio Bayona, 46 ans, n'a eu besoin que de quatre films pour réunir plus de spectateurs que Don Pedro n'en réunira peut-être jamais. Mais si l'on était en train de parler de boxe, on conclurait qu'ils ne tirent pas dans la même catégorie.

Bayona triomphe depuis ses débuts en 2007 avec *L'Orphelinat*, dans le cinéma d'horreur pur et dur avec toujours une dimension poétique. Enfant, il aimait la peinture - *Guernica* et la période noire de Goya - et encore plus le cinéma « pour la source d'évasion qu'ils m'offraient ». Devenu adulte c'est lui qui la nourrit, comme dans *Quelques minutes après minuit* (2017) son film « le plus personnel » reconnaît le cinéaste, né de parents andalous dans le quartier populaire de la Trini, à Barcelone « où malheureusement il n'y avait aucun cinéma. On devait pousser plus loin pour trouver une salle, deux ou trois fois par an avec mes parents ». *Superman* sera son premier choc, il rêve toujours depuis d'en tourner un.

Le père de Juan Antonio était dessinateur à une époque où les affiches réclamaient encore d'être peintes à l'entrée des salles. Le virus du cinéma commence à agir là et puis se répand « en feuilletant les revues spécialisées ». Vient alors la découverte de *Jurassic Park* de Steven Spielberg en 1993 qui fonctionne comme un booster de vocation. « Ce qui m'a le plus frappé, c'est de réaliser que tout ce que nous imaginions pouvait devenir "réel" grâce aux effets spéciaux. On entrait dans une phase de révolution technologique ». vingt-cinq ans plus tard, le même Spielberg lui proposera de réaliser *Jurassic World : Falling Kingdom*.

Son père le pousse à entrer à l'ESCAC (Escuela Superior de Cine y Audiovisuales de Cataluña) ou entre deux cours il réalise des clips vidéo par la scène pop espagnole. Ses premiers contacts avec l'industrie sont le fruit d'une supercherie de gamin. Il se fait accréditer au Festival du film fantastique de Sitges comme journaliste d'une radio locale qui bien sûr n'existait pas. « Mais c'est comme ça que j'ai pu interviewer Paco Plaza (réalisateur de REC), Jaime Balagueró (REC 2) ou le grand Guillermo del Toro » qui finira par produire *L'Orphelinat*.

Le confinement a surpris J.A. Bayona en Nouvelle-Zélande où il réalisait une série d'après *Le Seigneur des anneaux* pour Amazon. L'action, inédite, se situe dans une période antérieure à celle dépeinte dans la trilogie de Peter Jackson. Mais beaucoup attendent avec curiosité le moment où Juan Antonio osera s'affranchir du pur cinéma de genre. Tous les grands cinéastes contemporains issus du fantastique (Coppola, Spielberg, Lynch, de Palma) l'ont fait avant lui. A suivre ! — **Carlos Gomez**



NUIT JURASSIC
 > HALLE TONY GARNIER
 Samedi 16 octobre, 21h

Jurassic Park de Steven Spielberg (1993, 2h02)
Le Monde perdu : Jurassic Park de Steven Spielberg
 (*The Lost World: Jurassic Park*, 1997, 2h09)
Jurassic World de Colin Trevorrow (2015, 2h08)
Jurassic World: Fallen Kingdom
 de Juan Antonio Bayona (2018, 2h08)



La Soif du mal, 1958

Dix ans. C'est le temps qu'il fallut à Orson Welles pour retrouver l'ambiance d'un studio hollywoodien en qualité de réalisateur. Après *La Dame de Shanghai* en 1947, échaudé par son incompréhensible échec, il s'était limité à rester sur sa ligne de but, faisant simplement l'acteur dans une vingtaine de films, dont *Le Salaire du Diable* de Jack Arnold, produit par Albert Zugsmith. Indirectement, c'est ce dernier qui, en 1957, rabiboche le cinéaste avec « l'usine à rêves ». Au départ, il ne lui propose qu'un rôle de flic corrompu dans *La Soif du mal* dont Charlton Heston est appelé à être la vedette. Puis celui qui sera bientôt Ben Hur s'en mêle – en admirateur de la première heure – et réussit l'impossible en convainquant Universal de confier la mise en scène à Welles ; qui accepte, s'appropriant le sujet le temps d'une réécriture en un temps record : un mois.

La Soif du mal va lui permettre, pense-t-il, de prouver à ces ingrats de l'industrie qu'il n'a pas perdu la main. Et le fait est qu'il attaque fort. Le film, situé dans

un ville frontière entre le Mexique et les Etats-Unis, s'ouvre sur un plan séquence mythique de trois minutes et vingt secondes qui amorce la perfusion d'adrénaline. On y voit un homme dissimuler une bombe à retardement dans le coffre d'une Chrysler, qui bientôt démarre avec son couple d'occupants enamorés, roulant au pas à travers une petite ville livrée aux flâneurs nocturnes, inconscients du danger qui vient de les frôler de ses chromes rutilants.

Quatre jours de préparation et une nuit de tournage suffirent à mettre en boîte ce pur moment de classe conduit à bout de grue. Surtout, au-delà du défi formel, la séquence suggère ce qui attend le spectateur : sous la lumière trompeuse des néons, un jeu de fausses pistes, jalonné d'obstacles et de meurtres, vision d'un monde vérolé, en décomposition, où le Mal s'ingénie à souiller les âmes. Face à Charlton Heston qui joue un policier pur produit d'une intégration "réussie" (Vargas est un Mexicain naturalisé) Welles s'attribue le rôle du flic adipeux, bouffi, raciste, truqueur.

FRONTIÈRE

Le génie du plan séquence

Récit noir livré aux ténèbres, *La Soif du Mal*, dernier film hollywoodien d'Orson Welles, offre un exercice de style virtuose.

Il n'a que 42 ans à l'époque, mais l'outrance du maquillage et ses prothèses faciales lui confèrent un air monstrueux, Jabba Le Hutt avant l'heure. L'usage du grand angle déforme un peu plus sa silhouette de menhir en imper, tout comme il hypertrophie le récit au détriment du réalisme. Welles compose un monde parallèle d'où le cinéma sort vainqueur. Seul le montage lui échappe avant la sortie. Consolation, la version projetée aujourd'hui est celle reconstruite en 1998 à partir de la note de 58 pages envoyée au studio, avec ses suggestions de modifications, après que Welles eut visionné le final cut confié à l'obscur Ernest Nims. La soif du mal qui animait Hollywood envers le réalisateur de *Citizen Kane* eut son effet. Cette fois, Orson Welles ne retournerait plus jamais pour un studio Hollywoodien. — **Carlos Gomez**

SÉANCES
La Soif du mal d'Orson Welles
 (*Touch of Evil*, 1958, 1h35)
 > COMEDIA Samedi 16 octobre, 22h
 > PATHÉ VAISE Dimanche 17 octobre, 16h30

MINI QUIZ MAIS C'EST QUI, CE E.B. CLUCHER ?

Quand Enzo Barboni (1922-2002), romain pur jus, ex-chef opérateur de Sergio Corbucci, lance le duo rigolo Terence Hill – Bud Spencer avec *On l'appelle Trinita*, il signe son film d'un nom à consonance anglophone : E. B. Clucher. La pratique est courante dans le cinéma de genre italien de faire passer les productions locales pour de films arrivés tout droit d'Hollywood, lesquels ont la préférence des spectateurs. Saurez-vous retrouver quels cinéastes italiens, spécialistes du western, de la série B d'espionnage ou du film d'horreur, se sont un jour ou l'autre cachés derrière ces pseudonymes anglo-saxons ? — **A. F.**

- | | |
|---------------------------|-----------------------------|
| 1 Simon Sterling | A Sergio Grieco |
| 2 Bob Robertson | B Antonio Margheriti |
| 3 Anthony Daisies | C Mario Bava |
| 4 Robert Hampton | D Sergio Sollima |
| 5 Terence Hathaway | E Sergio Leone |
| 6 John M. Old | F Riccardo Freda |

SÉANCES

On l'appelle Trinita d'Enzo Barboni
 (*Lo chiamavano Trinità...*, 1970, 1h55)

> INSTITUT LUMIÈRE Samedi 16 octobre, 16h15
 > PATHÉ BELLECOUR Dimanche 17 octobre, 15h

Restauration par le laboratoire L'Imagine Ritrovata
 Distributeur : Théâtre du Temple

RÉPONSES : 1-D / 2-E / 3-B / 4-F / 5-A / 6-C

COUP DE PROJECTEUR

Infernal Affairs



Infernal Affairs, 2002

Réalisée entre 2002 et 2003, la trilogie *Infernal Affairs* réussit à construire une tragédie policière au lyrisme tout à fait universel et prenant. Un romanque parfaitement scandé dont Martin Scorsese, cinéaste américain hanté par les notions du Bien et du Mal, fit un remake intitulé *Les Infiltrés* (2006) avec Leonardo DiCaprio et Matt Damon. La version originale convoque les méga stars du cinéma hong kongais Andy Lau et Tony Leung, sous la direction des cinéastes Andrew Lau et Alan Mak. *Infernal Affairs* part d'un postulat très clair : alors qu'un homme de la mafia infiltre la police, un flic infiltre la mafia. Les deux infiltrés sont parrainés chacun de leur côté par une figure tutélaire, celle d'un grand mafieux, le Diable en quelques sortes, et celle d'un grand flic expérimenté qui représente le Bien hautement vulnérable. Le poids de la menace, celle d'être démasqués, pèse en permanence sur les deux imposteurs aux tempéraments opposés. Andy Lau prête son visage souvent souriant, voire décontracté et ouvert au voyou, Tony Leung utilise à plein son physique taciturne et son regard mélancolique pour jouer ce flic sous couverture perpétuellement en danger de mort. *Infernal Affairs 1* par sa tension et son âme très incarnée, donne ainsi l'impulsion nécessaire aux deux films suivants qui reviennent notamment sur la jeunesse des deux héros. La trilogie *Infernal Affairs* forme enfin un portrait métaphorique de Hong Kong, territoire où tout est hybride. — **Virginie Apiou**

SÉANCES

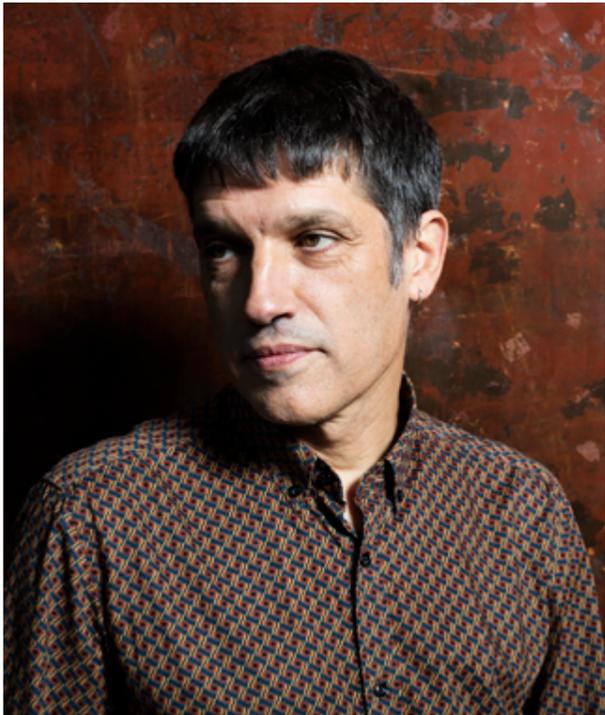
Infernal Affairs d'Andrew Lau et Alan Mak
 (*Mou gaan dou*, 2002, 1h41, int-12ans)
 > UGC CINÉ CITÉ ONFLUENCE Samedi 16 octobre, 16h30

Infernal Affairs II d'Andrew Lau et Alan Mak
 (*Mou gaan dou II*, 2003, 1h59, int-12ans)
 > UGC CINÉ CITÉ ONFLUENCE Samedi 16 octobre, 19h

Infernal Affairs III d'Andrew Lau et Alan Mak
 (*Mou gaan dou III: Jung gik mou gaan*, 2003, 1h57, int-12ans)
 > UGC CINÉ CITÉ ONFLUENCE Samedi 16 octobre, 21h45
 > CINÉMA OPÉRA Dimanche 17 octobre, 14h15

Restauration inédite 4K par L'Imagine Ritrovata, étalonnage par One Cool Production, à partir du négatif original 35mm scanné et restauré en 4K
 Ressortie le 16 mars 2022 par La Rabbia

« On mesure à Lyon ce qu'il nous reste à faire! »



Depuis trois ans, **Josetxo Cerdan Los Arcos** dirige depuis Madrid la Filmoteca Española.

Il était à Lyon pour présenter la copie restaurée de *Ce couple heureux*.

Quel poids a en Espagne le cinéma de patrimoine ?

Quand vous revenez de Lyon, vous mesurez soudain tout ce qu'il nous reste à faire ! En fait, nous travaillons depuis ma nomination à l'élaboration d'un projet de loi qui considère enfin que les cinémathèques sont aussi des musées et qu'à ce titre elles soient traitées comme lieu de patrimoine historique. Nous conservons un nombre incalculable d'objets dont deux caméras ayant appartenu aux Frères Lumière...

Sur quelles restaurations avez-vous récemment travaillé ?

Nous avons contribué à redonner vie à des œuvres singulières comme *Manicomio (L'Asile)* la première réalisation du grand Fernando Fernan Gomez (1921-2007), acteur principal de *Ce couple heureux*. Cet été, nous avons montré pour la première fois *La Réponse du destin*, un muet d'André Hugon (1886-1960), tourné en France en 1926 d'après un roman espagnol.

Il avait sa place dans cette programmation ?

Je le pense, nous avions envoyé le film avec cet espoir, mais l'année prochaine, peut-être ? Les bobines sont apparues aux Canaries, on ne sait par quel mystère ! Mais c'est souvent le point de départ de notre travail. De la même manière est venu à nous un court métrage de huit minutes, sonore, par María Forteza, qui pourrait être la première réalisatrice de l'histoire de notre cinéma. On collabore enfin avec le centre de Calanda (Aragon) ville natale de Luis Buñuel à la sortie de quatre films populaires dont il avait assuré la production pour des raisons « alimentaires », exigeant pour cela que son nom n'apparaisse pas à leur générique.

— Propos recueillis par Carlos Gomez

PARTENARIAT

« Un dialogue fécond avec le 7^{ème} art »

Bruno Pavlovsky, Président des Activités Mode de Chanel et de Chanel SAS détaille l'histoire commune que la Maison, partenaire officiel du festival Lumière, partage avec le cinéma

Quels sont les liens historiques entre la Maison Chanel et le cinéma ?

Je suis frappé de voir à quel point le cinéma et la Maison Chanel n'ont cessé de s'épauler, de voyager au cours du XX^e siècle et jusqu'à aujourd'hui au même rythme, de multiplier les échos, et de fabriquer des jeux de miroir qui montrent et anticipent les transformations du statut et des rôles des femmes dans la société. Il est remarquable également qu'à la suite de Gabrielle Chanel, les deux directeurs artistiques de la maison, Karl Lagerfeld puis Virginie Viard, aient chacun une histoire particulière avec le septième art qui passe toujours par les actrices et les cinéastes. Entre mille

exemples « historiques », je pourrais citer les collaborations de Gabrielle Chanel avec Jean Renoir, Luchino Visconti, Robert Bresson et Alain Resnais, ou, plus près de nous, celles de Karl Lagerfeld et Virginie Viard avec Pedro Almodovar, Penélope Cruz, Olivier Assayas, Kristen Stewart, Sofia Coppola et Anton Corbijn.

Quelles sont les collaborations récentes entre Chanel et le monde du cinéma ?

Chanel a apporté son soutien à Leos Carax pour son film *Annette*, primé lors du 74^e Festival de Cannes, ainsi qu'au film documentaire *Bigger than us* de Flore Vasseur qui vient de sortir en salles. Citons également Kristen Stewart qui a été habillée par la Maison pour *Spencer*, le film tant attendu de Pablo Larrain.

Pourquoi ce partenariat avec le festival Lumière ?

Chanel et le Festival Lumière partagent des valeurs et une vision communes ancrées tant sur l'héritage que sur le soutien de la création. Chanel est heureuse et fier de contribuer à mieux faire connaître les figures importantes du cinéma

français et international, qu'elles soient présentes à Lyon pour rencontrer leur public lors des Master class ou qu'elles aient participé à l'Histoire permanente - et parfois oubliée - des femmes cinéastes, comme la grande actrice et réalisatrice japonaise Kinuyo Tanaka.

Qu'est-ce que le cinéma, aujourd'hui, apporte à la Maison Chanel ?

Sur les tapis rouges, sur grand écran, au travers des films soutenus par Chanel et des tenues spécialement réalisées ou choisies dans les archives de la Maison, Chanel entretient depuis longtemps un dialogue fécond avec le septième art. Chanel offre au cinéma une illustration juste et moderne de la femme, en phase avec le quotidien et son époque. Le cinéma magnifie et immortalise en retour cette allure, plébiscitée par les actrices pour se fondre dans un rôle comme pour fouler un tapis rouge, recevoir une récompense ou simplement vivre au jour le jour, faisant de Chanel un partenaire naturel du septième art.

— Propos recueillis par Aurélien Ferenczi

PORTRAIT

Un jour, un bénévole

ESTELLE WOLNIEWICZ



MA BIO EXPRESS : Originaire du Creusot, je me suis installée à Lyon il y a quelques années afin de poursuivre des études en langues étrangères. Je suis chargée d'informations médicales dans l'industrie pharmaceutique. Habitante du quartier Monplaisir-Lumière, je suis bénévole au festival depuis 2013.

MES CINÉASTES ET ACTEURS PRÉFÉRÉS : Martin Scorsese, Steven Spielberg. J'adore aussi Dany Boon, que j'ai vu dès ses débuts dans des petites salles de spectacle de la région.

MON FILM DE CHEVET : *Les Bronzés font du ski*.

MON GOÛT POUR LE BÉNÉVOLAT : J'ai voulu rejoindre cette équipe parce que j'ai été séduite par cet événement grand public, ouvert à tous et dans lequel on défend le patrimoine historique des frères Lumière. C'est vraiment la rencontre entre des passionnés de cinéma de tous horizons.

MES MISSIONS AU FESTIVAL : J'ai effectué plusieurs types de missions, de l'accueil des invités au placement du public pour les cérémonies, en passant par la vente et la mise en rayon dans la boutique DVD du village. Je participe aussi à la mise en place du petit-déjeuner et du dortoir lors de la Nuit Jurassic.

MON MEILLEUR SOUVENIR DU FESTIVAL : Ma rencontre avec l'acteur Antoine Duléry. Je l'avais accompagné lors d'une présentation au Pathé Bellecour : sur le chemin, il voit une affiche de Johnny, dont il est fan, et me fait une imitation ! C'est un acteur que j'adore et un homme délicieux ! — Propos recueillis par Laura Lépine

Mother Ida

Coup de projecteur sur *Gentlemen and Miss Lupino* de Clara et Julia Kuperberg.



Actrice de film noir, scénariste puis productrice et réalisatrice à une époque où pratiquement aucune femme ne l'était, l'immense Ida Lupino (1914-1995) est à l'honneur à Lumière avec des projections et deux documentaires. L'actrice fut longtemps la seule femme à faire partie du syndicat des réalisateurs américains, la Director's Guild of America. Mais comment Ida Lupino, que l'histoire a failli oublier, s'y prenait-elle pour s'imposer dans le milieu aussi machiste et masculin du début des années 1950 ? C'est la question abordée par le documentaire *Gentlemen and Miss Lupino*, qui montre l'étendue de l'habileté de la belle Américaine, que ses équipes de tournage appelaient « mère », car elle avait subtilement choisi de diriger les hommes sous un angle maternel. Et l'on découvre que son fauteuil de metteuse en scène portait au dos cette inscription : « Mother ». Son intelligence et son talent la conduisirent à contourner le code Hays, code de censure du cinéma américain, à une période connue pour sa rigueur morale. Elle porta à l'écran des sujets aussi sensibles ou tabous que le viol, l'avortement et la bigamie.

— Charlotte Pavard

SÉANCE

Gentlemen and Miss Lupino de Clara et Julia Kuperberg (2021, 52min)
 > VILLA LUMIÈRE Samedi 16 octobre, 18h

ET AUSSI

Hard, Fast and Beautiful! d'Ida Lupino (1951, 1h18)
 Restauration 2K réalisée par Lobster Films, scan 5K d'un marron
 Distributeur : Théâtre du Temple
 > VILLA LUMIÈRE Samedi 16 octobre, 19h45

ÉCOLOGIE

Un film, un arbre !

Conscient des enjeux climatiques, le festival Lumière innove.

Depuis 2009, le festival Lumière a mis en œuvre une démarche visant à réduire son impact environnemental. Parmi plusieurs initiatives (notamment une incitation aux mobilités douces – vélos, voitures électriques – dans Lyon et la Métropole), un partenariat avec l'Office des Forêts a permis de lancer plusieurs actions de plantation et de reboisement sur le territoire rhodanien. On peut citer par exemple la création d'une forêt d'arbres fruitiers sur le territoire communal d'Entre-Deux-Guiers en Isère ou le reboisement de la forêt de Lens-Lestang dans la Drôme. Cette année, sont en jeu le renouvellement d'une forêt à vocation de protection sur le Pilat rhodanien, dans la commune de Trèves, et la plantation d'une micro-forêt en milieu urbain dans la commune iséroise de Fontaines, avec le projet de développer à terme une forêt sur 3,7 hectares dans la ville. Une démarche exemplaire pour que la nature ne soit pas qu'un souvenir projeté sur écran. — A. D.



Rédaction en chef : Aurélien Ferenczi avec Virginie Apiou
 Suivi éditorial : Thierry Frémaux
 Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet - Kibland Agence

Imprimé en 9 650 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org